Une « commotion » de Jean-Jacques

A commotion of Jean-Jacques

„Eine Eschütterung“ von Jean-Jacques

Benoît Goetz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2632>

DOI : [10.4000/leportique.2632](https://doi.org/10.4000/leportique.2632)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 18 juillet 2013

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Benoît Goetz, « Une « commotion » de Jean-Jacques », *Le Portique* [En ligne], 30 | 2013, document 1, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2632> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2632>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Une « commotion » de Jean-Jacques

A commotion of Jean-Jacques

„Eine Eschütterung“ von Jean-Jacques

Benoît Goetz

Architecturographie

- 1 Nous proposons d'appeler « architecturographie » un *corpus* de textes de toutes natures qui ont ceci en commun : le surgissement d'un édifice sur la scène de l'écriture. L'architecture quitte le décor pour faire événement. Par suite, on appellera aussi « architecturographie » le commentaire plus ou moins savant de ce *corpus*. Cette contribution au dossier du présent numéro du *Portique* pourrait inspirer une thèse selon laquelle l'art est toujours déjà écrit dans les textes littéraires. Prenons un exemple et ouvrons, un peu au hasard, les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau.
- 2 1737. Rousseau, comme à son habitude, ne se sent pas bien. Mais il pense avoir identifié son mal : « un polype au cœur », maladie que l'on soigne à Montpellier. Il prend donc un cheval, puis, fatigué, une chaise, et sur la route de Grenoble à Moirans, il rencontre le cortège d'une jeune mariée, où se trouve Suzanne de Larnage, moins jeune et moins belle que la jeune mariée « mais non moins aimable ». « Voilà Madame de Larnage qui m'entreprend, et adieu le pauvre Jean-Jacques, ou plutôt adieu la fièvre, les vapeurs, le polype ; tout part auprès d'elle... » D'auberge en auberge, jusqu'à Montélimar, Jean-Jacques vit des moments de pure volupté « sans aucun mélange de peine » : « ce sont les premières et les seules que j'aie goûtées, et je dois dire que je dois à Madame de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. »
- 3 Après quelques jours passés dans ces plaisirs sans équivalent, il faut se quitter... et, entre Montélimar et Montpellier, une autre rencontre attend Rousseau, d'un autre genre, mais tout aussi bouleversante que la première. Pourtant il est encore tout entier dans le sillage de Madame de Larnage : « tout le reste de l'univers n'était rien pour moi. » Cet état de passion ne va pas empêcher un second coup de foudre, imprévisible comme tout les coups de foudre, mais néanmoins très étonnant de la part de Jean-Jacques qui est généralement assez peu enclin à s'émerveiller des prodiges de l'art et de

la technique. Une nouvelle fois, succédant immédiatement à la première, il va être ébranlé par le choc de *la première fois*. Il ne peut s'agir d'une autre femme car une série, alors, s'ébaucherait. Et il ne s'agit pas non plus d'une nouvelle rencontre avec la Nature...

- 4 « On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeuner d'excellentes figues, je pris un guide, et j'allais voir le pont du Gard. C'était le premier ouvrage de Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente ; et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'homme dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme, et je me disais en soupirant : « Que ne suis-je né Romain ! » Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait et rêveur, et cette rêverie ne fut pas favorable à Madame de Larnage. Elle avait bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non contre le pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout » ¹.
- 5 Ce que ce passage nous rappelle, c'est à quel point une œuvre d'architecture est susceptible d'être bouleversante. Les « commotions architecturales » ² dont parle Le Corbusier trouvent ici une illustration éclatante. Une architecture peut bouleverser celui qui vient à sa rencontre, au point de déplacer en lui des affects qui ne reviendront pas à la même place. Elle é-meut au point de rivaliser avec la passion sensuelle la plus forte. Ce récit pourrait nous permettre d'avancer quelque peu en direction d'une analyse de la « pathétique architecturale ». Que l'architecture soit à même de provoquer des passions, cela est étonnant à plus d'un titre. Elle ne dispose pas, en effet, des ressources mimétiques qui assurent à d'autres arts leur efficacité sur les sentiments. D'autre part, la subjectivité, comme le remarque Hegel, ne trouve pas en elle le moyen de se représenter adéquatement. Qu'est-ce qui se passe entre un édifice et un individu ?

La première fois

- 6 On n'a peut-être pas assez prêté attention à cette banalité que l'architecture se rencontre au cours d'un voyage, d'un déplacement. Pour entrer en relation avec de l'architecture, il faut bouger, se mettre en mouvement. Toute rencontre architecturale est, de la sorte, liée à un départ, à des adieux, à une pérégrination et à des rencontres. Ce constat tient en réserve certains aspects troublants. Le sujet qui s'approche d'un édifice est généralement prévenu, averti. Il s'attend à quelque chose. La représentation de l'édifice précède toujours, peu ou prou, sa présence. C'est pourquoi notre rapport à l'architecture reste, le plus souvent fantasmatique. Il y a « commotion » quand l'expérience du présent de l'édifice fait voler en éclats cet imaginaire de la représentation, les images et le savoir. D'où l'impression de première fois. L'étonnement, la surprise, l'admiration (au sens de Descartes), sont les affects que

soulève la rencontre d'un objet qui excède le savoir. L'instant de la rencontre est le moment clef de la « commotion ». La promenade, l'exploration de l'édifice, réalisent ensuite ce paradoxe de faire durer cet instant : « Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. »

- 7 On dirait que Jean-Jacques vient enfin de « trouver son objet »³. Le réel épouse la courbe du désir. Moment suspendu : promenade – avant de repartir, de retomber dans les rêves et les images, les tours et les détours, mais singulièrement modifié. Madame de Larnage n'est plus à la même place dans le cœur de Jean-Jacques. Dérive géographique et dérive sentimentale : le curieux, ici, c'est que l'édifice n'est pas seulement le théâtre de la transformation, il en est l'opérateur. C'est lui qui redistribue le jeu.

Architecture du temps

- 8 Le voyageur qui se déplace à travers un espace géographique rencontre ici et là des objets qui ont la propriété de remuer le temps. On peut les appeler, littéralement, des monuments. Nous comprendrons mieux ainsi pourquoi le pont du Gard devait à ce point surprendre Rousseau qui s'attendait « à voir un monument ». C'est que, dans ce monument, à travers son site, il va entendre une « forte voix ». Il y a là un double paradoxe : l'édifice comme expérience acoustique du temps. Paradoxe, dans la mesure où l'architecture est généralement appréhendée comme un art visuel et un art de l'espace. Rousseau, admirateur et lecteur des anciens Romains, va enfin les entendre, pour la première fois, comme s'ils parlaient ce jour de 1737, sous ces « immenses voûtes ». Hallucinations ? Non, ce sont les propres pas de Jean-Jacques qui font résonner l'édifice, et il le sait. Or, cet écho est bien réel, même s'il emporte avec lui quelque chose de très lointain dans le temps. Le son de l'édifice, c'est ce qui, en lui, n'a pas vieilli, qui est neuf, comme au premier jour, tandis que son aspect visuel est daté : 1737. Jean-Jacques n'est pas dupe. Romain, il ne l'est pas. Sinon profondément dans son cœur, de l'autre côté du temps, dans le retentissement des voix. La promenade architecturale traverse une pluralité de couches de temps, d'horizons temporels qui se chevauchent : le présent hors-temps de l'admiration, l'instant qui dure du ravissement, et le surgissement massif d'un passé au nom unique : « Rome ». Enfin, la chute, le retour à soi, la nostalgie : « Que ne suis-je né Romain ! » Et la rêverie ne commence qu'ensuite. Le temps de l'expérience, la traversée des temps, la « commotion » ne sont pas, eux, oniriques. Il s'agirait bien plutôt d'un éveil. L'édifice joue le rôle d'un *mandala* qui modifie et multiplie la conscience de celui qui le contemple. Pour Rousseau, le Temps en devenant visible, ou plutôt audible, va prendre les couleurs de Rome. À la perception pure d'un temps retrouvé va se mêler l'admiration politique de Rousseau pour le monde romain.

Sublime Jean-Jacques

- 9 La politique de Rome, sa force, aujourd'hui disparues, restent cependant perceptibles dans une construction qui « a réuni les bras de tant de milliers d'homme ». Mais l'imagination, la mémoire, échouent à se représenter le procédé constructif, à en reconstituer le tableau. Cette « force » est inimaginable. Elle met en mouvement l'imagination et l'oblige à s'« excéder » (« Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme »). Rousseau rencontre une limite de son imagination (« on se

demande quelle force... »), il fait l'épreuve d'une « impuissance de notre faculté à atteindre une idée » par laquelle « l'esprit se sent mis en mouvement »⁴. Le monument impose à l'esprit une question qui n'est pas conceptuelle, mais qui met en jeu et en lutte de manière immédiate les facultés. La grandeur des Romains, en tant que telle inimaginable, parvient néanmoins jusqu'à Rousseau, en 1737, par le biais d'un monument qui y fait allusion, et qui force l'esprit à penser... « en ceci l'imagination atteint son maximum et dans l'effort pour le dépasser, elle s'abîme en elle-même, et ce faisant est plongée dans une satisfaction émouvante »⁵. La grandeur, la force, sont simplement indiquées par l'édifice, elles n'y sont pas représentées, il n'en donne aucune image. Sous cet aspect il faut penser l'édifice comme trace de l'irreprésentable et non comme chiffre symbolique. Et, comme Rousseau, il faut suivre cette trace à la trace si on désire savoir ce que l'on a en tête. Ainsi, l'architecture s'écrit en offrant comme une grammaire à la sensibilité et à l'imagination. Une grammaire permet, en particulier, de jouer avec les temporalités, et d'écrire l'événement de la rencontre, le moment de la surprise et de l'exclamation (!).

On ne s'avise jamais de tout

- 10 « On ne s'avise jamais de tout. » C'est le titre d'un conte de La Fontaine. Un jaloux fait surveiller sa femme « par une vieille au corps tout rempli d'yeux ». Il tient en outre un recueil « de tous les tours que le sexe sait faire. » Malgré cela la dame et son galant imaginent un stratagème pour se rencontrer en toute tranquillité (stratagème qui implique d'ailleurs une promenade et un édifice – du moins ce qui en tombe !). Il y a là comme un apologue qui pourrait concerner aussi bien les rapports entre l'architecture et le savoir architectural. Les monuments, bien que classés, inventoriés, décrits, compris, dans les traités et les livres d'histoire, recèlent peut-être encore bien des surprises pour qui tente, comme Jean-Jacques, ce jour de 1737, d'entrer en relation avec eux. La vitalité des ruines est une invitation à la promenade. Comme toute écriture, la promenade peut se définir comme une attente de l'inattendu. Pérégrinations érotiques où le paysage, avec ses architectures, devient bien souvent une composante essentielle de la rencontre et du désir.

RÉSUMÉS

Cet article, en se référant à un passage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, tente d'analyser le surgissement dans l'écriture d'une œuvre d'architecture. On propose de nommer ce processus « architecturographie ».

This paper attempts, referring to a passage of Rousseau's *Confessions*, to analyze the sudden emergence, within the written word, through the writing, of an architectural work. This process might be termed « architecturography ».

Dieser Artikel, der auf einen Auszug aus *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau bezieht, den Einbruch in der Schrift eines architektonischen Werkes analysiert.

AUTEUR

BENOÎT GOETZ

Benoît Goetz est Professeur de Philosophie à l'Université Paul Verlaine de Metz. A publié : *La Dislocation - Architecture et Philosophie*, préface de Jean-Luc Nancy, Les Éditions de la passion Verdier, 2001. *L'Indéfinition de l'architecture* (avec Chris Younès et Philippe Madec), Éditions de la Villette, 2010. *Théorie des Maisons, l'habitation, la surprise*, Verdier, 2011.